



(Œuvre originale : Glauca Nagem – “Fatório 2” / Conception et création de l’affiche : Maurício Simões / Webdesigner : Ilana Chaia Finger

Prélude 2

Une pratique sans valeur

Sara Rodowicz-Ślusarczyk

Lorsque Lacan nous invite à penser l’éthique de la psychanalyse dans le Séminaire VII, il commence par rien de moins qu’un examen minutieux de l’éthique comme telle. Non pas pour en réfuter les concepts, mais pour en étudier les implications et les conséquences. Dès ses remarques préliminaires, il indique clairement que, pour concevoir une éthique propre à notre pratique, il nous faudra emprunter une voie aussi paradoxale que radicale. Et les termes que nous rencontrons sur ce chemin sont équivoques — comme le parait, d’ailleurs, l’affirmation bien plus tardive de Lacan : « Une pratique sans valeur, voilà ce qu’il nous faut instituer. »¹ Ce n’est pas un hasard si cette conclusion émerge à travers la comparaison de notre dire, le dire de l’interprétation, avec la structure du witz.

L’un des premiers termes équivoques relevés par Lacan est ancien : celui-là même qu’Aristote soulevait déjà, ἔθος [éthos] – ἦθος [êthos]². Une éthique n’est pas un ethos — une habitude. Ou encore, selon le dictionnaire contemporain : l’esprit d’une culture qui se manifeste dans les attitudes, les comportements, les aspirations et les habitudes. Une distinction qui nous invite à réfléchir à ce que signifie, aujourd’hui, « rejoindre la subjectivité de notre époque », pour l’éthique du psychanalyste. L’éthique de la psychanalyse consiste à mettre de côté toute notion d’habitude, bonne

1 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIX, L’insu que sait de l’une-bévue s’aile à mourre*, inédit, leçon du 19 avril 1977.

2 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L’éthique de la psychanalyse*, leçon du 18 Novembre 1959.

ou mauvaise³, pour étudier l'habitude comme telle — si, sous ce mot, nous cherchons le réel du symptôme et de la répétition.

Voici la radicalité du chemin qui s'ouvre à nous : chercher l'origine de toute éthique, sa cause. La première cause de toute éthique est donc la cause subjective : la Chose, ou « ce qui du réel, pâtit du signifiant »⁴, dont le sujet est l'effet. Dès l'entrée dans le langage, à travers les effets implacables et bien paradoxaux de la demande, cette cause se manifeste. Ainsi, une réponse — et non la solution — est le véritable domaine de l'éthique. Même s'il est forcé, le choix marque une position face au manque : celui de l'irreprésentable de la jouissance et de l'être. C'est le fondement de chaque éthique d'un sujet, une réponse qui se dérobe dans le fantasme et le délire. Dans quelle mesure l'éthique de la psychanalyse — plutôt qu'une axiologie — peut-elle intervenir dans ces réponses fondamentales, si le fantasme lui-même fonctionne comme l'axiome du sujet ? Ces éthiques singulières seraient-elles aussi les « autres » évoquées dans notre thème ? C'est une question à méditer. Cependant, l'éthique subjective ne saurait se réduire à un « insondable décision de l'être », ni se déduire directement de la structure clinique sans nous faire retomber dans la passion ségrégative du diagnostic.

Une éthique réduite au silence, comme le souligne Sandra Berta, est le lieu de cette réponse que chaque analyse réinvente. Mais pour l'analyste se contenter de rester silencieux ne suffit pas — n'oublions pas que le surmoi prospère comme discours sans parole⁵. Le silence opératoire dont il s'agit, celui qui questionne, qui coupe, il vide l'espace des valeurs comme fins : afin de pointer vers la cause, la castration. À ce propos, on peut penser à la remarque ultérieure de Lacan : « L'éthique est de l'ordre du geste. » Un geste doit être fait, une marque de reconnaissance signifiante. Et Lacan d'ajouter : « On fait un geste et puis on se conduit comme tout le monde, c'est-à-dire comme le reste des canailles »⁶ Un rappel aigu que l'éthique n'est ni un idéal de comportement, ni la consistance d'une position morale qui ferait de l'analyste un Quelqu'un.

Instituer une pratique sans valeur est un défi, tant la pratique peut facilement dévier. Il ne s'agit pas seulement d'éviter une rééducation thérapeutique. Il s'agit aussi de résister à l'usage de la théorie psychanalytique pour promouvoir des idéaux, ce qui réintroduirait l'axiologie même que l'éthique psychanalytique récuse.

L'idée que « l'éthique de la psychanalyse est la praxis de sa théorie »⁷ peut elle-même inspirer cette déviation. La sexualité semble particulièrement propice à cela — qui n'a pas entendu parler de la promotion de ladite position féminine contre celle de l'hystérique ? Quant à l'analyste, celui qui « paie de son jugement le plus intime »⁸, pourra-t-il se détacher de ce jugement dans ses idéaux de... sexualité ? Peut-être, si payer ne consiste pas seulement à donner, mais aussi à consentir à perdre. Mais le rapport d'un possédant à la théorie psychanalytique risque de se coupler avec un mésusage de sa position. Celle pour laquelle c'est bien la perte du lieu de dire qu'importe⁹.

Et si la « praxis de la théorie » signifie au contraire un travail de réinvention constante de la théorie derrière notre acte, comment s'abstenir d'imposer des concepts théoriques dans nos interventions, qui nous rendraient sourds au sujet ? Freud lui-même, pionnier, avait commis cette erreur au début — mais sa pratique n'était pas encore devenue doctrine.

3 J. Lacan, Op. cit

4 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre VII, L'éthique de la psychanalyse*, leçon du 27 janvier 1960.

5 Lacan, *Le Séminaire, Livre XVII, L'envers de la psychanalyse*, leçon du 26 Novembre 1969.

6 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XX* Encore, séance du 10 Avril 1973.

7 J. Lacan, *L'Acte de fondation*, republié, Annuaire 1977 de l'École Freudienne de Paris, p.80.

8 J. Lacan, *La direction de la cure et les principes de son pouvoir*, Ecrits, Paris 1966, le Seuil, p. 587.

9 J. Lacan, *Le Séminaire, Livre XXIX, L'insu que sait de l'une-bévue s'aile à mourre*, intervention d'Alain Didier-Weil, inédit, leçon du 8 février 1977.

« Que dois-je faire ? » Le devoir de l'analyste est un devoir d'interprétation. Et c'est aussi notre chance, car l'interprétation n'est pas seulement du psychanalyste, tant la parole analysante fait également exister ce discours optionnel qui dépend des deux en question. Preuve éclairante : alors que je m'interrogeais sur l'usage de la théorie au cours d'une séance, j'ai senti que j'allais en dire trop — signe que je pensais déjà. Une analysante évoquait la compulsion à faire que ça aille mal et le confort et l'inconfort dans sa relation. « c'est confortable quand ça va mal ? », ai-je dit, réduction à la position typiquement hystérique. Elle a aussitôt rectifié : « Comme c'est inconfortable quand c'est bon ! » — disant ainsi ce que la castration signifiait pour elle.

Je reviens à la proposition de Lacan. Comme psychanalystes, nous n'avons « rien à dire de beau », qui pourrait être une manière d'exalter les contradictions, afin de les médiatiser. Toute valeur aurait également cette fonction d'objet-finalité, tendant vers une totalité. Notre manière de « résoudre les contradictions » se situe dans l'économie — en tant que gestion des ressources disponibles — du signifiant, dans l'éclair de ses équivoques. Pour trouver une autre résonance, de ce qui pâti du signifiant. C'est bien à propos de l'économie — évoquant la production des biens — que Lacan conclut qu'il nous faudra instituer « une pratique sans valeur. » Ce qui est si précieux.